

Numa BUCHS

SOUMETTRE DES BARBARES PAR LE SANG  
OU LES DOMINER PACIFIQUEMENT :  
L'INSTALLATION DES PÉTCHÉNÈGUES DANS L'EMPIRE  
BYZANTIN PAR LE POUVOIR IMPÉRIAL (1046-1049)

Les relations des empires sédentaires avec les populations nomades, qu'elles se trouvent à l'intérieur ou à l'extérieur de leurs frontières, ont toujours été assez difficiles et donc un élément important dans la politique des gouvernements de ces empires<sup>1</sup>. Byzance ne fait pas exception, elle a été obligée de neutraliser la menace de différents groupes nomades, voire de peuples entiers qui souhaitaient effectuer des raids de pillage ou simplement occuper des terres pour s'assurer une nouvelle installation. Cependant à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, la question nomade ne se pose plus vraiment pour l'Empire byzantin en raison de deux facteurs : le premier est que l'Empire a considérablement rétréci, il est donc coupé de la plupart des puissances nomades, le deuxième repose sur la sédentarisation de la majeure partie des derniers peuples nomades avec lesquels Byzance est encore en contact. Le milieu du X<sup>e</sup> siècle voit l'expansion byzantine reprendre et les frontières de l'Empire sont à nouveau au contact des nomades principalement sur sa frontière nord, le Danube. Une présence nomade incarnée par les Pétchéniègues.

Très souvent la question pétchéniègue est vue comme ayant été mal gérée, obligeant les empereurs byzantins à vivre avec cette menace jusqu'en 1091, quand la bataille de Lébonion voit la destruction du peuple pétchéniègue. Nous nous proposons d'étudier de façon précise les modalités d'installation et de révolte des Pétchéniègues sous le règne de Constantin pour éprouver la validité de cette thèse. Si le traitement de la question pétchéniègue par Constantin IX Monomaque est au cœur de l'étude, on ne peut faire l'économie d'un regard plus général sur les relations byzantino-pétchéniègues au cours de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

## I. L'IRRUPTION DU FAIT PÉTCHÉNÈGUE DANS LE MONDE BYZANTIN AU MILIEU DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

À cette époque, c'est-à-dire à partir de 1018, date de la victoire finale byzantine sur la Bulgarie, et l'annexion de celle-ci, le Danube redevient la frontière de l'Empire. Le principal peuple nomade auquel est confronté l'Empire byzantin pendant le XI<sup>e</sup> siècle est les Pétchéniègues. Ceux-ci ont joué pour les Byzantins le rôle d'allié de revers contre les Bulgares pendant leurs guerres au X<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Bien que les relations fussent mêlées de

---

1. Dans cette étude, nous ne prenons en compte que les populations nomades issues du monde de la steppe eurasiennne et non pas celles avec qui les Byzantins ont été en contact au Moyen-Orient, comme les tribus arabes, par exemple. Pour un exposé complet sur les peuples nomades concernés, voir V. Spinei, *The Great Migrations in the East and South East of Europe from the ninth to the thirteenth century*, trad. D. Bădulescu, Cluj-Napoca : Romanian cultural Institute, Museum of Brăila Istros, 2003.

2. É. Malamut, « L'image byzantine des Pétchéniègues », *Byzantinische Zeitschrift*, 88, p. 107. Les Pétchéniègues sont devenus assez rapidement des interlocuteurs de premier plan des Byzantins, puisqu'ils

cordialité et d'hostilité puisque les Pétchéniègues entretenaient aussi bien des relations suivies avec Constantinople qu'ils pouvaient lancer des raids contre les territoires byzantins, ceux-ci ne souhaitaient pas traverser la frontière pour s'y installer. Après chaque raid, victorieux ou malheureux, les Pétchéniègues retraversaient le Danube, ce qui montre que le fleuve ne se révélait pas une frontière étanche, en tout cas face à des groupes de pillards, mais qu'il représentait bien une frontière pour les Pétchéniègues. Pendant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, Byzance s'est donc retrouvée dans la situation plutôt classique d'un État sédentaire qui doit repousser les raids des nomades qui vivent à ses frontières. La question des migrations des peuples nomades en général, et des Pétchéniègues en particulier, était bien connue et comprise par les Byzantins, mais ils n'en subissaient plus qu'indirectement les conséquences depuis près de quatre siècles. L'Empire byzantin devait donc reprendre l'habitude de gérer des relations avec un peuple nomade qui se trouvait à ses frontières. Mais de leur côté, les Pétchéniègues devaient aussi prendre en compte le changement de situation politique à leur frontière méridionale, puisque désormais, avec la disparition de la Bulgarie, leur utilité aux yeux des Byzantins comme contrepoids militaire n'avait plus de raison d'être. La première moitié du XI<sup>e</sup> siècle est donc un temps d'évolution des rapports entre l'Empire romain d'Orient et les Pétchéniègues.

Les relations avec les Pétchéniègues s'étaient déjà détériorées sous le règne de Basile II puisque nous les trouvons aux côtés des Bulgares en 1017<sup>3</sup>. À partir de 1027, ils lancèrent des attaques répétées sur les territoires byzantins, montrant bien que la situation avait changé et que désormais les Pétchéniègues pouvaient devenir un des adversaires de Byzance. La présence dans les sources narratives des raids nous renseigne au final peu sur l'impact réel de ceux-ci, mais ils furent sans doute plus que de simples attaques de pillage, au vu des défaites infligées aux armées byzantines chargées de défendre la province de Bulgarie et de la capture de leurs officiers<sup>4</sup>. Si les envahisseurs furent repoussés, ils revinrent à la charge à plusieurs reprises, au point d'atteindre une forme d'acmé en 1036. Les Pétchéniègues ne lancèrent pas moins de trois attaques d'importance cette année-là. Ils furent victorieux des troupes byzantines et massacrèrent une grande partie de la population<sup>5</sup>. Ces raids représentaient une menace pour la sécurité des provinces européennes de l'Empire, et pas seulement une nuisance. Pourtant à partir de 1036 justement, les sources deviennent silencieuses et ne mentionnent plus de raids pétchéniègues. Il est fort probable qu'à la suite de cette crise, Byzance ait signé un traité de paix pour maintenir les nomades en-dehors des frontières impériales, un traité probablement assorti d'un tribut pour assurer le respect de ses clauses<sup>6</sup>.

---

étaient à peine connus au IX<sup>e</sup> siècle, mais sont placés au premier plan dans le *De Administrando Imperio* de Constantin VII. Cette promotion de la perception byzantine souligne bien leur ascension comme pion essentiel de la diplomatie byzantine en moins d'un siècle. Une situation qui se poursuit jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle.

3. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, trad. B. Flusin, ann. J.-Cl. Cheynet, Paris, Réalités byzantines, 2004, p. 297. La décision des Pétchéniègues de rallier le camp bulgare contre Byzance peut s'expliquer par l'inquiétude des chefs nomades à voir à leur frontière une puissance conquérante, plutôt qu'une Bulgarie affaiblie, et donc moins dangereuse.

4. *Ibid.*, p. 309.

5. *Ibid.*, p. 330-331.

6. *Ibid.*, p. 379. Tyrach, le chef suprême des Pétchéniègues se plaint auprès de l'empereur Constantin Monomaque qu'il ne respecte pas les termes du traité en laissant des attaques se produire sur les campements qui sont sous son autorité, il est légitime de penser que l'interdiction aux Byzantins d'attaquer

Au cours de l'année 1046 les choses changent. En effet, en l'espace d'une année à peine c'est tout un peuple qui vivait dans la même région depuis plusieurs décennies, entre le Danube et le Dniestr, qui décida de franchir la frontière danubienne de l'Empire byzantin. Cette incursion fut un changement important dans la vie des provinces byzantines des Balkans, car il s'agissait d'une invasion de masse. Ce qui a déclenché ces événements s'explique par deux causes principales. L'éclatement d'une guerre civile au sein de la nation péchéénègue, qui vit l'apparition de deux partis : celui du souverain suprême des Péchéénègues, Tyrach, et celui du principal chef militaire de ce peuple, Kégénès. Le conflit se termina à l'avantage du premier, mais Kégénès réussit à s'enfuir avec la majeure partie de ses partisans, et n'ayant pas trouvé d'autre solution, il se réfugia sur une île située dans le Danube<sup>7</sup> afin d'échapper à la poursuite des troupes de Tyrach. Coincé entre ses ennemis et l'Empire, Kégénès n'eut d'autre choix que de demander de l'aide aux Byzantins. L'empereur Constantin IX accepta la demande du chef péchéénègue, et celui-ci fut même invité à Constantinople, où il bénéficia d'une entrevue avec l'empereur et reçut trois forteresses le long du Danube avec des terres, afin que son peuple puisse s'installer au sein de l'Empire. La nation péchéénègue était donc divisée en deux parties, l'une à l'intérieur des frontières de l'Empire, l'autre à l'extérieur. Ces deux factions restaient ennemies, puisque les partisans de Kégénès menaient des raids contre leurs anciens congénères depuis les territoires qui leur avaient été confiés.

Les affidés de Kégénès étaient installés dans l'empire comme alliés, dans une forme d'autonomie, mais absolument pas d'indépendance. Ils pouvaient conserver leurs armes et leurs chevaux, qu'ils utilisaient dans leurs raids contre les Péchéénègues de l'autre côté du Danube, ils n'avaient donc pas été désarmés. Ce groupe avait été accueilli dans l'Empire comme les peuples fédérés à l'époque de l'Empire romain tardif, et si l'on veut pousser la ressemblance davantage puisqu'il s'agit de la même zone géographique, comme les Wisigoths au IV<sup>e</sup> siècle. L'installation de ces populations péchéénègues, bien que présentant des similarités avec le cantonnement des Wisigoths dans la province de Mésie par l'empereur Valens, en particulier au début, ne se déroula pas selon un schéma équivalent. Un élément important était que les Péchéénègues étaient de véritables nomades<sup>8</sup>. Alors que les Wisigoths étaient constitués majoritairement de populations sédentaires déracinées par la menace hunnique. Cette particularité fait de l'installation des Péchéénègues de Kégénès le long des frontières de l'Empire, une action similaire à celle de l'établissement des Vardariotes, qui étaient très probablement des guerriers magyars installés dans la vallée du Vardar et convertis au christianisme<sup>9</sup>.

---

les Péchéénègues était aussi attendue de ceux-ci envers les territoires byzantins. Sur la question du traité de paix de 1036, voir A. Madgearu, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th Centuries*, Leiden / Boston, Brill, 2013, p. 122.

7. *Ibid.*, p. 122-123. L'auteur identifie l'île où se sont réfugiés les Péchéénègues ralliés à Kégénès à Balta Ialomiței ou à Borcea, situées toutes les deux assez près de Dristra, le siège du duché de Paradounavon.

8. A Madgearu, « A comparison between two migrations in the Byzantine Empire: the Goths and the Pechenegs », *Plural Journal of the History and Geography Department*, Chişinău, "Ion Creangă" State Pedagogical University, 3, 2015, p. 20.

9. M. C. Bartusis, *The Last Byzantine Army : Arms and Society, 1204-1453*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1997, p. 280.

La migration était une habitude pour les Pétchénegues, elle faisait partie de leur mode de vie, mais ils avaient expérimenté la soumission à une autorité supérieure, quand ils faisaient partie de la Khazarie<sup>10</sup>. Au x<sup>e</sup> siècle, Les Pétchénegues avaient fini par secouer le joug khazar et à s'imposer comme la principale puissance dans les plaines du sud de la Russie. Le fait que Kégénès et son peuple accepte de se soumettre volontairement à l'empereur byzantin pourrait donc étonner. Mais cette décision était largement motivée par la nécessité de la survie. Kégénès était conscient que bloqué entre son ancien souverain, qui souhaitait le voir disparaître et l'Empire byzantin avec qui les relations avaient été orageuses, mais qui privilégiait une politique pacifique sur le Danube, le choix ne lui était pas véritablement laissé. D'autant plus que la force dont il disposait, estimée par les sources à vingt-mille hommes<sup>11</sup>, était épuisée par les combats contre leurs anciens Frères et n'était sans doute pas en mesure de s'imposer contre la puissance militaire impériale, pas plus que contre Tyrach, après sa défaite. L'empereur semble avoir décidé de laisser ses nouveaux sujets poursuivre leur mode de vie traditionnel puisque Monomaque décida de les cantonner dans la plaine danubienne, avec pour mission de surveiller une partie de la frontière. Pourtant, leur installation dans l'Empire, et leur soumission au système administratif byzantin allait encourager une forme de sédentarisation. Le choix de la donation de forteresses par Constantin IX, à cet égard, est éclairant. Les Pétchénegues de Kégénès pouvaient continuer à pratiquer en partie le nomadisme, il semble que cette installation dans des installations fixes ait encouragée une forme de semi-nomadisme. En outre, dans la donation de trois forteresses, l'empereur a peut-être trouvé une nouvelle façon de faire revivre les postes de surveillance abandonnés après les attaques de nomades 1032-1036<sup>12</sup>.

Or si les relations avec les partisans de Kégénès étaient cordiales, et qu'ils étaient installés selon les principes convenus entre leur chef et Monomaque, celles avec Tyrach se détérioraient rapidement. En effet, mécontent des attaques des hommes de Kégénès sur les tribus qui lui étaient restées loyales, et n'obtenant pas de réaction de la part de l'empereur, il décida d'intervenir contre ces attaques<sup>13</sup>. On peut remarquer qu'à cette occasion Constantin Monomaque a pris fait et cause pour ses nouveaux sujets contre les Pétchénegues de Tyrach. Il est probable que l'empereur ne voulait pas voir disparaître ce nouveau maillon de la défense danubienne, mais il faut aussi indiquer que Kégénès outrepassait sa mission qui était normalement purement défensive<sup>14</sup>. On aurait pu s'attendre à ce que l'empereur désavoue son nouvel officier, mais il semble ne pas avoir reproché son attitude au chef pétchénegue. Pas plus qu'il n'a cherché à apaiser la situation avec Tyrach.

---

10. B. Zhivkov, *Khazaria in the Ninth and Tenth Centuries*, Leiden, Brill, 2015, p. 127-146.

11. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 378.

12. P. Stephenson, *Byzantium's Balkan frontier: a political study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2000, p. 83. Constantin IX en promouvant et en soutenant les intérêts d'un chef nomade mineur, ne faisait que reprendre cette formule qui avait si souvent fait recette dans la politique externe byzantine.

13. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 379.

14. *Ibid.*, p. 379. Le nouveau sujet de Constantin IX ne semble pas avoir reçu d'instructions spécifiques de l'empereur pour mener de telles attaques. Mais Constantin Monomaque a pu le laisser faire, estimant que ces attaques ne pouvaient qu'affaiblir les Pétchénegues.

Si les incursions de Kégénès irritaient Tyrach<sup>15</sup>, ce ne fut pas l'élément principal de la décision de Tyrach pour quitter ses terres. Le véritable moteur de cette migration à grande échelle fut la menace des Ouzes<sup>16</sup>. Menacé par cet ennemi, Tyrach décida de déplacer son peuple en sûreté et il choisit Byzance comme destination. La traversée du fleuve fut très largement facilitée par le terrible froid qui gela sur une large profondeur le Danube au cours de l'hiver 1046-1047. Le nombre de Pétchéniègues qui traversèrent le Danube à ce moment est estimé à 800 000. Il faut bien évidemment prendre en compte le caractère peu fiable des chiffres donnés par les chroniqueurs médiévaux, pourtant dans l'ensemble des sources, jusqu'en Arménie, les auteurs insistent sur le caractère de multitude<sup>17</sup>. Il est en tout cas certain que l'importance numérique du peuple de Tyrach excédait largement celui de Kégénès. Après tout Kégénès disposait de deux tribus, alors que Tyrach avait autorité sur les onze autres.

Cette fois, la migration ne se faisait pas pacifiquement et avec l'assentiment impérial, bien au contraire les armées byzantines étaient sur le pied de guerre. La fatigue, la dysenterie et surtout la tactique de harcèlement de Kégénès et de ses Pétchéniègues permirent d'affaiblir la résistance de Tyrach et de son peuple, d'autant plus qu'un certain nombre des siens rejoignirent Kégénès. Finalement l'armée byzantine pu donner le coup de grâce à l'invasion, et malgré leur supériorité numérique, les envahisseurs se rendirent, les chefs, incluant Tyrach, les premiers<sup>18</sup>.

Si l'installation du premier contingent pétchéniègue ne posa pas de problème au gouvernement impérial, le sort de ce nouveau groupe, beaucoup plus nombreux que le premier, et constitué de vaincus entraîna une dispute au sein du commandement byzantin. En effet, Kégénès, souhaitait massacrer l'ensemble des prisonniers capables de porter les armes pour voir disparaître tout risque de révolte de la part de son ancien peuple. Mais les généraux byzantins ne souhaitaient à en arriver à cette extrémité. Le principal chroniqueur pour cette question, l'historien Jean Skylitzès, s'appuie sur les travaux de l'un des principaux généraux de cette époque, Katakalon Kékauménos, nous disposons donc de renseignements plutôt fiables pour cette étude<sup>19</sup>. Or il nous apprend que lors de ces discussions, les Byzantins avancèrent comme contre-arguments à Kégénès que massacrer des gens désarmés était un acte barbare et un sacrilège, rappelant bien les

---

15. Au cours de ces raids les Pétchéniègues byzantins tuaient les hommes et raflaient les femmes et les enfants afin de pouvoir les vendre dans l'Empire comme esclaves (J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 379). Cette politique avait pour avantage d'affaiblir la capacité militaire des tribus de l'autre côté du Danube et de fournir Byzance en esclaves. On constate donc bien que l'installation des Pétchéniègues de Kégénès au sein de l'Empire byzantin a rompu toute forme de lien apparent entre les deux entités du peuple pétchéniègue, déjà bien mis à mal par le conflit fratricide livré auparavant.

16. É. Malamut, « L'image byzantine des Pétchéniègues », p. 119.

17. *Armenia and the Crusades, tenth to twelfth centuries: the Chronicle of Matthew of Edessa*, trad. et com. par A. E. Dostourian, préface de K. H. Maksoudian, Londres, National Association for Armenian Studies and Research, 1993, p. 79-80 ; Malamut, « L'image byzantine des Pétchéniègues », p. 119. L'image des Pétchéniègues présente très largement, chez les Byzantins, la perception d'une masse grouillante capable de submerger les provinces balkaniques. L'animal choisi, la grenouille, souligne très bien la notion de masse innombrable.

18. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 380 ; M. Attaliatès, *The History*, trad. par A. Kaldellis et D. Krallis, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 2012, p. 53-55.

19. J. Shepard, « A Suspected source of Skylitzes' Synopsis Historion : the great Catacalon Cecaumenus », *Byzantine and Modern Greek Studies*, Birmingham 1992 vol. 16, p. 171-181.

caractères chrétien et « romain », c'est-à-dire civilisés, des Byzantins, a contrario des Pétchéniègues, désignés en général par le langage archaïsant des Byzantins sous le nom de Huns ou de Scythes. La sauvagerie du nomade scythe est un *topos* particulièrement présent dans la littérature byzantine, et surtout dans les textes ethnographiques<sup>20</sup>. C'était une construction littéraire flexible. Elle signifiait l'absence de vie agricole et citadine, de société de droit et de structure de pouvoir hiérarchisée, ainsi que de mœurs raffinées. Elle fonctionnait à l'opposé du monde « romain » ou byzantin, offrant la justification théorique nécessaire à l'intervention impériale à qui il revenait d'assurer la mission civilisatrice des Romains et de répondre à l'appel de l'Église à convertir les nations. Mais derrière ces nobles buts, énoncés par les officiers byzantins, ils rappelèrent à Kégénès le bénéfice non négligeable de ces nouveaux immigrants s'ils étaient installés dans des plaines désertes afin de les cultiver et d'exiger d'eux non seulement des impôts, mais aussi des contingents de soldats. Ce furent les Byzantins qui eurent le dernier mot, et Kégénès dû se résoudre à n'exécuter que ses seuls prisonniers, puis à retourner dans son domaine<sup>21</sup>.

L'intervention et le statut de Kégénès dans la résolution de la crise ouverte par l'invasion pétchéniègue sont très intéressants. En effet, la décision de Monomaque de le nommer comme commandant en chef des armées byzantines d'Occident est révélateur du rang qu'il occupait pour l'empereur. C'était aussi une décision parfaitement sensée, puisque Kégénès étant un Pétchéniègue, il était au fait des techniques militaires que les envahisseurs utilisaient, alors que l'armée byzantine n'avait pas fait face à une invasion nomade depuis une dizaine d'années. La loyauté de Kégénès face à son ancien peuple était assurée par le fait que c'était son pire ennemi qui était le chef de l'armée adverse. Constantin IX avait pris une décision judicieuse en confiant de telles responsabilités à Kégénès, le résultat de l'invasion le prouve, mais cette confiance indiquait aussi la profondeur des relations qui liaient le chef pétchéniègue et le basileus. On peut aussi remarquer que Kégénès s'il ne put convaincre les officiers byzantins de suivre ses vues sur la question des prisonniers, infligea aux siens le sort qu'il souhaitait sans être inquiété.

Nous constatons donc une soumission du peuple pétchéniègue aux Byzantins en deux phases. La première partie fut le fruit d'une soumission volontaire, réalisée aux fins de la survie du groupe qui reconnaissait l'autorité de l'empereur et qui fut particulièrement bien traitée, puisqu'elle fut installée sur le territoire de l'Empire par la concession d'un territoire. Les partisans de Kégénès purent conserver leur mode de vie et garder une forme d'autonomie dans le cadre de leur organisation politique, puisque c'était leur chef d'origine qui continuait à les diriger. La deuxième partie constitua une rupture dans tous les sens du terme par rapport à la première phase. Cette fois, c'était le gros du peuple pétchéniègue qui arrivait pour s'installer sur le territoire byzantin par les armes. Leur défaite permit à Byzance d'assurer sur eux sa domination et elle leur infligea le traitement réservé aux prisonniers. Ils furent considérés comme des colons et virent leur organisation politique démantelée, ou du moins nettement réduite. Cette soumission forcée suivit les traditionnelles mesures prises par les officiers byzantins, fournir à l'Empire des contribuables et des soldats.

---

20. A. Kaldellis, *Ethnography after antiquity: foreign lands and peoples in Byzantine literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, p. 150. À cela s'ajoute les habitudes alimentaires, perçues comme particulièrement dégradante par les Byzantins comme boire le sang des chevaux ou manger de la viande sanguinolente (É. Malamut, « L'image byzantine des Pétchéniègues », p. 122).

21. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 380.

## II. SOUMETTRE ET DOMINER LES CHEFS

L'intégration des étrangers au sein de l'Empire byzantin est une ancienne tradition. Les élites arrivaient en général assez bien à se fondre dans le reste de l'aristocratie byzantine<sup>22</sup>. Et les moyens utilisés par Constantin IX pour s'attacher les chefs des Pétchéniègues n'étaient pas particulièrement innovants, mais avaient fait leurs preuves à maintes reprises.

Il faut faire la différence entre Kégénès et les chefs vaincus de 1047. Kégénès, en plus de sa relation personnelle tout à fait cordiale avec l'empereur Monomaque et de ses forteresses, fut baptisé et titré patrice par l'empereur. La véracité de ces dires des historiens byzantins est confirmée par la découverte d'un sceau de Kégénès<sup>23</sup>, où ce dernier détient la dignité de magistre, il a donc été promu au moment de la confection du sceau, et le titre d'archonte de Patzinakie, c'est-à-dire qu'il est probable que le territoire donné par Constantin IX lui était vraiment conféré comme un territoire autonome, utile comme tampon face à des envahisseurs d'outre-Danube, et qui permettait de prendre une partie du fardeau de la garde du fleuve<sup>24</sup>. Ce sceau montre aussi la capacité d'un chef nomade à s'intégrer au système administratif de Byzance en très peu de temps, puisque Kégénès est mort aux alentours de 1050. La soumission volontaire du chef pétchéniègue et de son intégration apparente sans problème à la structure impériale tendait à faire de lui le principal référent de son peuple auprès de Monomaque. Une survie longue de la principauté de Patzinakie est douteuse, puisque Kégénès fut accusé par l'empereur de complot et arrêté. Kégénès ne fut libéré de prison que pour être envoyé au campement pétchéniègue et y perdre la vie. Son fils Valtzar fut catépan de Mésembria dans les années 1070<sup>25</sup>. Il est donc probable que si le fils a exercé un commandement provincial, sans mentionner son titre d'archonte, c'est que la Patzinakie n'a pas survécu à l'emprisonnement de Kégénès et à sa mort peu de temps après.

Les chefs pétchéniègues vaincus quant à eux furent envoyés, à la suite de leur défaite, à l'empereur qui les accueillit à Constantinople. Leur nombre s'élevait à cent quarante, en plus de Tyrach. Ils furent baptisés et reçurent des dignités élevées, signe que l'empereur cherchait très clairement à s'attacher les élites du peuple vaincu en suivant les préceptes de l'ordre byzantin<sup>26</sup>. Mais contrairement à Kégénès, qui vivait dans son propre territoire, sous l'autorité de l'empereur et auprès de son peuple, les chefs de l'invasion vaincue furent conservés par Monomaque à Constantinople, en résidence surveillée. Il était évident que laisser les chefs pétchéniègues rester avec les leurs n'auraient pu qu'affaiblir les efforts de

---

22. Sur cette question, voir J.-Cl. Cheynet, « Du prénom au patronyme : les étrangers à Byzance (x<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles) », *Studies in Byzantine Sigillography*, 1, 1987, p. 57-66.

23. J.-Cl. Cheynet, *La société byzantine. L'apport des sceaux*, vol. 1, Coll. Bilans de recherche, Paris, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, 2008, p. 68 et n. 283.

24. I. Jordanov, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria, Volume 1, Byzantine Seals with Geographical Names*, Sofia, Bulgarian Academy of Science, National Institute of Archaeology with Museum, 2003, sceau 59.1. Nous connaissons plusieurs cas, où les dirigeants étrangers ont reçu le baptême et ensuite été promu à une dignité impériale prestigieuse. Il s'agissait de celle de patrice chez les prédécesseurs de Constantin IX, y compris Constantin VII et Basile II (P. Stephenson, *Byzantium's Balkan frontier: a political study of the Northern Balkans*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2000, p. 83).

25. A. Madgearu, *Byzantine Military Organization on the Danube*, p. 83

26. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 380-381.

l'empereur pour assurer sa domination sur les colons, puisqu'ils auraient été capables de ranimer les énergies et de mener la révolte contre les Byzantins.

La différence de soumission entre Kégénès et Tyrach souligne bien la nécessité du gouvernement impérial de traiter différemment les deux chefs et leurs partisans les plus proches. Nous disposons, par chance, d'un sceau de Tyrach retrouvé dans la forteresse de Vetren, où ce dernier est titré protospathaire et éparque<sup>27</sup>, ce qui indique que Tyrach était perçu par l'empereur comme un subordonné direct puisqu'il était chargé d'une circonscription administrative et qu'il avait reçu une dignité inférieure à celle de son ancien adversaire. Une façon pour l'empereur d'illustrer le nouveau rapport de force entre les deux anciens dirigeants du peuple pétchénergue. Ce sceau nous apporte deux autres informations parce qu'il prouve que Tyrach, l'ennemi principal de l'Empire s'était parfaitement intégré à la machine administrative et militaire de Byzance. Mais aussi qu'il était dans la possibilité de communiquer avec des officiers byzantins postés sur la frontière. On peut d'ailleurs remarquer que Vetren, situé à une vingtaine de kilomètres de Silistrie<sup>28</sup>, était bien éloigné de la région où son peuple avait été installé par Monomaque. L'empereur ne perdait donc, malgré tout, pas de vue la nécessité de garder séparées les deux composantes des Pétchénergues, le peuple et le chef.

### III. L'INSTALLATION DES PÉTCHÉNÈGUES : DÉSARMEMENT, SÉDENTARISATION ET CHRISTIANISATION

La situation des Pétchénergues de Kégénès est assez simple à évoquer puisqu'ils ont été admis comme « amis et alliés du peuple romain »<sup>29</sup>, c'est-à-dire comme des fédérés, ou pour reprendre le terme en vigueur des *symmachoi*. Autorisés à conserver leurs armes et leurs chevaux, ainsi qu'à vivre sous l'autorité de leur chef traditionnel, ils n'en étaient pas moins soumis à l'autorité impériale. La décision de leur accorder l'asile fut sans doute vue par l'empereur comme une aubaine. Il pouvait utiliser ces redoutables guerriers pour renforcer la défense impériale contre les autres populations du Danube. Une défense qui avait souffert des attaques des Pétchénergues les années auparavant. Cette décision offrait une solution à la défense de la frontière nord-est de Byzance d'une part et d'encourager la sédentarisation d'une partie d'un peuple nomade, ce qui permettrait de combler le vide démographique de la région. Par la donation de terre, et en attendant d'eux un service militaire, l'empereur attendait d'eux qu'ils se comportent en stratiotes. Bien qu'il s'agisse d'une forme différente des *stratiotai* des siècles passés, le contrat entre l'État byzantin et eux, reposait sur le même échange. Il était d'ailleurs facile d'exiger d'eux un service militaire puisqu'ils étaient arrivés dans l'Empire en une armée constituée. Pour assurer leur entrée dans l'oïkoumène byzantin, l'empereur demanda à ce qu'ils soient baptisés, requête que Kégénès accepta et Monomaque envoya, ainsi un moine, Euthyme, qui accomplit cette œuvre de missionnaire<sup>30</sup>. Il est douteux qu'un seul moine ait pu convertir

---

27. A. Madgearu, *Byzantine Military Organization on the Danube*, p. 89.

28. *Ibid.*, p. 112-113.

29. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 378.

30. *Ibid.*, p. 378. Les moines byzantins ont un rôle important dans la conversion des princes étrangers, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'Empire, sur cette question, voir l'analyse récente de R. Benoit-Meggenis, *L'empereur et le moine : les relations du pouvoir impérial avec les monastères à Byzance (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Lyon, 2017, en particulier p. 91-92.



une population de plusieurs milliers de personnes<sup>31</sup>, mais même s'il avait pu le faire, l'enracinement du christianisme dans la population pétchénegue de l'actuelle Dobroudja n'était pas complète, ce qui en soit était normal. Il est d'ailleurs révélateur que le baptême ait eu lieu dans le Danube, cela nous indique que les Pétchénegues n'avaient pas reçu l'autorisation de venir en masse près de Constantinople, ou au moins de s'enfoncer plus profondément dans les terres byzantines<sup>32</sup>. Seuls les chefs, dont Kégénès, avait reçus l'autorisation de venir se présenter à la capitale impériale.

En tous les cas, les Pétchénegues de Kégénès détenaient une position supérieure à celles de leurs parents, qu'ils avaient aidé à vaincre. Ce statut est évidemment le résultat de la différence des moyens par lesquels les Pétchénegues étaient entrés dans l'Empire. Ceux de Tyrach étaient des vaincus au cours d'une guerre. Leur sort dépendait du bon vouloir du vainqueur. Pourtant, en dépit d'une acculturation aux mœurs sédentaires temporaire comme agriculteurs en Bulgarie, les nomades reprirent leur mode de vie « scythe », puisque à la suite de leur révolte et de leur réappropriation de leur mode de vie ancestral, symbole de leur liberté face à la domination impériale, les auteurs byzantins font apparaître dans leurs récits des populations qu'ils nomment *mixobarbaroi* dans la région frontalière danubienne à partir du milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

Ce terme révèle l'existence de populations qui n'étaient plus vraiment des Pétchénegues, des Coumans ou des Ouzes, signe d'une acculturation au mode de vie reconnu par les Byzantins comme positif, c'est-à-dire sédentaire, mais aussi, autre possibilité, que les populations indigènes pouvaient être influencées dans leur manière de vivre, et pratiquer, elles-mêmes, une forme de nomadisme. Ces populations formaient donc un entre-deux et constituaient les habitants d'une région qui, en tant que creuset démographique, mêlait des Slaves, des Bulgares, des Grecs et des nomades, dont les Pétchénegues. Ce peuplement était perçu par les Byzantins comme n'étant plus des barbares étrangers, mais n'étaient pas pour autant arrivé au stade reconnu de « Romains »<sup>33</sup>.

L'installation des Pétchénegues vaincus fut, quant à elle, réalisée par le duc de Bulgarie, Basile Monachos<sup>34</sup>, l'un des officiers vainqueurs, puisque les prisonniers furent intégralement installés dans le thème de Bulgarie, principalement dans les

---

31. Il est possible qu'il s'agisse du moine placé à la tête du personnel en charge de l'évangélisation des Pétchénegues.

32. Cela leur sera autorisé en 1049-1050 quand leurs anciens frères se seront rebellés contre l'autorité impériale et que l'empereur fera appel à Kégénès. Celui-ci viendra devant Constantinople avec l'ensemble de son armée pour répondre à la convocation impériale (J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 384).

33. É. Malamut, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale Scythes et Occidentaux », *L'étranger au Moyen âge. XXX<sup>e</sup> Congrès de la SHMES (Göttingen, juin 1999)*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 30-1, Paris, 2000, p. 119-132, p. 125. Les contacts entre les Pétchénegues et les Byzantins, même parmi les élites, existaient puisque le général byzantin Katakālōn Kékauménos, resté blessé sur un champ de bataille, fut recueilli par un ami pétchénegue, nommé Goulinos, qu'il avait connu quand il était commandant de forteresse sur le Danube. C'est un témoignage du fait que les deux populations se mêlaient relativement pacifiquement.

34. L'intervention d'un officier de haut rang n'est pas signalée par les sources dans l'installation des Pétchénegues de Kégénès. Il est peu probable qu'ils se soient installés sans la supervision de l'administration impériale pour bien délimiter les zones qui leur étaient concédées, mais cette absence peut souligner la décision impériale de laisser Kégénès libre de ses mouvements dans l'installation des territoires délimités. C'est un autre élément différenciant les deux populations. Le choix de Basile Monachos fait sens puisqu'il avait été l'un des principaux officiers vainqueurs des Pétchénegues et que ceux-ci étaient installés dans la province dont il avait la charge (J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 379-380).

plaines des villes de Sardique (Sofia), de Naïssos (Nish) et Eutzapolis (Ovchopol)<sup>35</sup> (fig. 1), et il est aussi possible qu'il s'agisse de la région délimitée par ces villes. Les prisonniers furent dispersés, et sans doute les tribus et les clans furent disséminés pour affaiblir toute structure qui aurait pu mener à une révolte. Enfin, Monachos s'assura de les désarmer. L'activité principale de ces populations était l'agriculture, mais ils pratiquaient encore l'élevage dans des zones plus favorables. Ils ne furent pas brutalisés par l'empereur ou ses fonctionnaires, en tout cas les sources ne le mentionnent pas, et il est probable que dans une telle situation ils se soient révoltés avant. Le motif des Pétchéniègues pour se révolter en 1049 est plus lié à la volonté de retrouver leur indépendance que de se venger de mauvais traitements infligés par leurs vainqueurs. Les Byzantins utilisaient à leur avantage une méthode qu'ils avaient appliquée à plusieurs reprises au cours des siècles dans des circonstances similaires. L'établissement de population ou de tribus étrangères vaincues s'avérait être un outil remarquable de la politique byzantine d'intégration.

L'installation de ces prisonniers s'était fait pour le plus grand bénéfice de l'État byzantin, puisqu'il obtenait de nouveaux contribuables dans des zones désertées, les territoires où les Pétchéniègues avaient été installés ne permettaient pas de mener une vie nomade, plus conforme à leur mode de vie traditionnel, qui avait été aussi celui de leur liberté. Il était donc important pour marquer leur sujétion de les priver de ce qui faisait leur spécificité quand ils étaient un peuple libre. À cela s'ajoutait la nécessité pour l'administration byzantine d'utiliser le plus efficacement possible ces nouveaux habitants de l'Empire.

Afin d'assurer leur soumission, les Byzantins confisquèrent leurs armes aux vaincus. La politique de désarmement des Pétchéniègues par les Byzantins fut tellement efficace que lorsque Constantin IX décida de lever des troupes parmi les Pétchéniègues pour aller combattre en Arménie contre les Turcs, il dû leur faire livrer des armes auparavant. Une fois révoltés, ces contingents revinrent auprès des leurs pour renforcer leur rébellion, et les colons installés en 1047 s'empressèrent de prendre les armes pour lutter contre les Byzantins. Mais le manque d'armes était tel qu'ils durent se contenter des outils des paysans locaux et des leurs<sup>36</sup>. D'ailleurs quand Monomaque commença à se méfier des contingents pétchéniègues de Kégénès installés à Constantinople, il s'employa à les désarmer petit à petit et aussi à les priver de leurs chevaux, ce qui les alarma sur le risque d'être privés de moyens de défense en cas d'attaque byzantine<sup>37</sup>. Les armes et les chevaux étaient donc des enjeux essentiels pour le gouvernement impérial byzantin afin de maintenir leur domination sur les populations pétchéniègues. Et il apparaît de façon très claire que s'ils ont pu se révolter c'est grâce au noyau des troupes que Monomaque avait réarmé et remonté pour servir les intérêts de l'Empire. Au final, ce sont les armes et les chevaux donnés par les Byzantins qui ont servi aux Pétchéniègues à rejeter leur sujétion envers Constantinople. La soumission des Pétchéniègues de Tyrach était assurée tant qu'ils étaient désarmés et démontés, ou pour être plus clair, tant qu'ils étaient sans défense face aux armées byzantines, même s'ils n'avaient pas complètement rejetés leurs anciennes aspirations de peuple nomade libre.

---

35. *Ibid.*, p. 380.

36. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 381-382.

37. *Ibid.*, p. 385.



Fig. 1. Carte en relief des Balkans<sup>38</sup> (Image modifiée par l’auteur)  
([https://fr.wikipedia.org/wiki/Balkans#/media/File:Balkan\\_topo\\_fr.svg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Balkans#/media/File:Balkan_topo_fr.svg))

#### IV. DE LA GUERRE JUSTE ET DE LA DOMINATION DES PÉTCHÉNÈGUES DANS LE DISCOURS IMPÉRIAL DE CONSTANTIN IX

La soumission des Pétchénergues, tout autant que la domination que Byzance a pu leur imposer pendant ces quelques années, a été utilisée par l’empereur Constantin IX Monomaque pour nourrir son idéologie et renforcer son pouvoir et sa légitimité. Si à Byzance, la guerre n’est pas vue d’un œil favorable, en raison de l’influence de la religion chrétienne, la guerre juste ou *dikaïos polemos*, est par contre acceptée<sup>39</sup>. Celle-ci consistant à protéger le monde byzantin et les citoyens chrétiens contre un ennemi

38. Les croix jaunes indiquent l’installation des Pétchénergues de Tyrach. La région est on le voit très montagneuse, et beaucoup moins propice à la vie nomade qui requiert de vastes plaines pour pouvoir faire paître les troupeaux. La zone d’installation probable des partisans de Kégénès, dans la zone entourée en orange, nous permet de bien percevoir le traitement de faveur concédé par l’empereur, qui avait d’ailleurs la région où les Bolgars, eux-mêmes un peuple truc nomade, s’étaient installés au VII<sup>e</sup> siècle. Sur cette question voir, J. V. A. Fine Jr, *The Early Medieval Balkans : a Critical Survey from the Sixth to the Late Twelfth Century*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1983, p. 66-69.

39. J.-Cl. Cheynet, « Légitimer la guerre à Byzance », *Mélanges de l’Université Saint-Joseph LXII*, 2009, p. 239-241.

extérieur, en particulier s'il n'était pas chrétien. La guerre était donc perçue dans ce cadre comme un mal nécessaire. La réussite de Monomaque dans cette affaire, du moins jusqu'en 1049, lui a permis de commander plusieurs discours impériaux, *basilikoï logoi*, afin de défendre devant la cour les résultats de sa politique, et plusieurs discours mentionnent les résultats de sa politique péchénergue afin de la justifier. Dans ces discours, on constate que le caractère de scythe, de barbare païen, sauvage et sanguinaire était retiré aux Péchénergues. Avoir embrassé le christianisme et leur installation comme colons sédentaires se livrant à l'activité agricole leur permettaient d'être présentés comme des quasis « Romains »<sup>40</sup>. Cela démontre que dans l'idéologie impériale du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, la soumission à l'empereur et la conversion au christianisme permettait d'estomper les différences ethniques. La victoire impériale et l'entrée des Péchénergues parmi les peuples chrétiens faisaient d'eux des sujets impériaux, et donc étaient utilisables comme preuve de la réussite politique de Monomaque. Les Péchénergues, à ce stade, n'ont pas seulement obtenu une foi, au cours de leur soumission à l'empereur, mais aussi un certain ordre légal, puisqu'il leur manquait ce que l'auteur des discours, Jean Mavropous, appelle la *politeia*, la vraie marque de la culture<sup>41</sup>. Ce qui apparaît intéressant dans cette vision de la propagande impériale est que la frontière est présentée, moins comme une zone à défendre que comme une antichambre de l'apprentissage des valeurs byzantines, lieu d'interactions aussi bien hostiles que pacifiques. La frontière sépare toujours les « Romains » des barbares, mais elle permet à ces derniers de rejoindre les rangs des premiers. Le choix de présenter l'empereur comme un empereur pacifique et qui épargnait la vie de ses ennemis vaincus, bien qu'officieusement, ce n'était pas par simple charité chrétienne mais par intérêt politique, souligne l'importance de la question péchénergue pour l'idéologie politique de Constantin IX Monomaque. L'utilisation par l'empereur de la guerre péchénergue, de son résultat, et des moyens utilisés, dans son idéologie politique indique bien que la domination de ce peuple, par le biais d'une guerre défensive, donc juste, et en épargnant autant que faire se pouvait les survivants, représentait un intérêt capital pour l'empereur.

Paradoxalement, l'installation des Péchénergues dans l'Empire, et la diminution de la pression sur la frontière septentrionale, a accentué les tensions dans l'Empire au lieu de les apaiser. En effet, disposant de nouvelles sources de recrutements et bénéficiant de la disparition de la majeure partie des Péchénergues au-delà du Danube, Constantin IX procéda au licenciement d'une partie de l'armée d'Occident<sup>42</sup>. Or ce licenciement créa évidemment du mécontentement dans les rangs des militaires, et le discours qui soulignait la proximité des Péchénergues christianisés avec les Byzantins, fut abandonné par le porte-parole de l'empereur, qui s'attela à la rédaction d'un autre qui évitait d'y faire référence et les considérait comme des barbares « amis et alliés » de Byzance. La nécessité de ménager les officiers et les soldats, pour ne pas souligner que les Péchénergues risquaient de prendre leur place, força l'empereur à faire moins étalage de sa victoire et de ses conséquences. Mais la survie de ce discours nous prouve bien que la domination des Péchénergues était pour Constantin IX Monomaque, un outil important dans la diffusion de son image impériale. La domination des Péchénergues par Byzance dans les années

---

40. J. Lefort, « Rhétorique et politique : trois discours de Jean Mauropous en 1047 », *Travaux et Mémoires (VI)*, 1976, p. 267.

41. *Ibid.*, p. 292.

42. *Ibid.*, p. 277.

1040 a donc évolué, l'empereur voulant sans doute appuyer une intégration massive de ces nouveaux venus pour renforcer son pouvoir. La domination byzantine sur les Pétchéniègues offrait à l'empereur une situation remarquable. Vainqueur et dominateur d'un peuple, qui s'était à la fois jeté dans ses bras ou soumis par la force, Constantin Monomaque pouvait souligner son caractère d'empereur victorieux, mais clément, sensible ainsi aux intérêts de l'État. Mais face à l'hostilité de l'armée d'Occident, qui déboucha peu de temps après sur la plus dangereuse révolte militaire du règne, il battit en retraite dans son programme idéologique. Pourtant la défaite des opposants, au cours de la révolte de Léon Tornikios en 1047, lui laissa le champ libre pour utiliser les Pétchéniègues comme combattants et encourager ainsi leur intégration dans ce véritable creuset des nations, qu'était l'armée byzantine. Monomaque fit usage des talents militaires des Pétchéniègues mais apparemment uniquement ceux installés comme stratiotes dans le duché de Bulgarie, puisque c'est dans leurs rangs qu'il a levé les troupes nécessaires pour lutter contre les Turcs. Assez étonnamment, les Pétchéniègues de Kégénès sont restés à leurs postes de garde-frontières, alors même que toute menace importante s'était évanouie de ce côté-là. L'empereur considérait sans doute que les Pétchéniègues vaincus de 1047 pouvaient fournir des contingents plus importants, que leurs cousins pro-byzantins<sup>43</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les Pétchéniègues de Kégénès restaient installés sur la frontière, alors que les autres l'étaient dans des régions plus centrales de l'Empire.

L'échec final de la domination et de la soumission des Byzantins sur les Pétchéniègues se déroula en 1049, lorsque l'empereur décida d'utiliser un contingent important, 15 000 hommes, parmi les Pétchéniègues vaincus au cours de l'invasion. Souhaitant utiliser leurs compétences d'archers et de cavaliers contre les Turcs en Orient, il les réarma et les envoya sous le commandement de quatre chefs qui étaient jusque-là en résidence surveillée à Constantinople, et qui furent eux-mêmes mis sous les ordres de Constantin Hadrobalanos<sup>44</sup>. Les chefs reçurent à cette occasion de nombreux et riches présents, obtenant même des armes et des chevaux de prix. Mais à peine arrivés de l'autre côté du Bosphore, ils refusèrent d'aller plus loin, craignant l'éloignement de la région qu'ils devaient rejoindre, et l'hostilité des troupes byzantines qui y seraient aussi stationnées. Leur premier acte de révolte fut la tentative d'assassinat de leur chef byzantin, symbole de la volonté de se défaire de la domination byzantine<sup>45</sup>. Puis étant revenu sur le continent européen, les rebelles se précipitèrent auprès de leurs congénères installés en Bulgarie, ceux de Kégénès n'ayant même pas été considéré comme une option viable. On remarque d'ailleurs que la révolte des Pétchéniègues de Kégénès a été précipitée par la décision de

---

43. L'estimation des populations, bien qu'exagérée, est révélatrice entre les 20 000 Pétchéniègues de Kégénès et les 800 000 de Tyrach, nous sommes dans un ratio de un pour quarante. En dehors du grossissement des effectifs, il faut aussi prendre en compte les pertes subies par le peuple pétchéniègue par le biais de la maladie et des combats contre les Byzantins. Ce qui pourrait donner une masse humaine réelle de près de 100 000 Pétchéniègues installés sur les territoires byzantins après la défaite de 1047. Cette estimation reste évidemment hypothétique.

44. On peut remarquer qu'à cette occasion Constantin IX respecte la séparation des Pétchéniègues en deux parties, puisque les chefs choisis pour mener ce contingent font partie de ceux qui avaient été vaincus en 1047. L'empereur n'a pas cherché à confier cette tâche à des chefs issus des partisans de Kégénès. On peut seulement spéculer sur les raisons, comme par exemple la volonté de conserver les liens entre chefs naturels et anciens clients, ou encore éviter de voir des heurts entre les officiers et les soldats, en raison d'anciennes querelles.

45. J. Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, p. 381.

Constantin IX d'emprisonner leur chef et de tenter de priver de leurs armes les guerriers pétchéniègues installés à proximité de Constantinople.

Finalement, l'effondrement de la domination byzantine sur les Pétchéniègues n'avait rien de déterminé, c'est l'utilisation d'un contingent trop tôt et dans une terre trop lointaine qui en est la cause, peut-être aussi trop important numériquement. La soumission du peuple pétchéniègue aux Byzantins était assurée par leur désarmement et leur sédentarisation, en réarmant une partie des anciens vaincus, en leur rendant une partie de leurs chefs, Constantin IX prenait un risque qu'il comprit puisqu'il tenta de s'attacher les chefs qu'il envoyait livrer bataille par de nouveaux cadeaux<sup>46</sup>. Mais ce risque lui était imposé par la nécessité d'obtenir des renforts contre les Turcs. Face à une invasion qui aurait pu se terminer de manière catastrophique, l'empereur avait décidé d'user à bon escient de cette manne humaine providentielle.

L'empereur Constantin IX a utilisé des principes, anciens pour Byzance, de domination et de soumission d'un peuple nomade dans son intégralité : désarmement, sédentarisation, christianisation, séparation du peuple et de ses chefs, mais il a aussi ouvert la boîte de Pandore et fragilisé son œuvre en raison du contexte politique et militaire. Si la Patzinakie constituée par l'empereur en 1047 n'a pas survécu très longtemps, mettant un terme à la domination d'une principauté pétchéniègue reconnaissant pleinement la souveraineté impériale, cela n'a pas été le cas de la Patzinakie créée, ou du moins reconnue par le pouvoir impérial, par la paix de 1053. Celle-ci fut fondée par les prisonniers vaincus de 1047 et par les anciens Pétchéniègues qui suivaient Kégénès, ou en tout cas la grande majorité. Elle resta en activité pendant toute la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, et allait constituer une source de menaces et de mercenaires pour l'Empire, jusqu'à son annihilation au cours de la bataille de Lébonion sous le règne d'Alexis Comnène en 1091. L'autorité impériale était donc affaiblie à la suite de l'échec final de Monomaque contre les Pétchéniègues, pourtant l'installation de populations nomades autonomes dans des régions peu peuplées et souvent mal contrôlées par l'administration permettait aussi de réaliser des économies dans la défense de telles zones. Les deux Patzinakies créées sous Monomaque avaient des origines et des buts différents. L'une fut mise en place par l'empereur pour récompenser un allié valeureux et renforcer la défense sur le Danube, l'autre était déjà constituée par les Pétchéniègues et l'empereur ne fit que reconnaître la validité juridique de son existence. Assez ironiquement, ce fut le foyer de peuplement placé sous l'autorité impériale directe qui fut la cause de l'effondrement du système mis en place par Constantin IX, et non pas la principauté autonome. La soumission des Pétchéniègues à Constantin IX permit à ce peuple, à la suite de leur révolte, de se réunifier. Ce qui était sans doute un résultat inattendu pour tous les acteurs de ce scénario.

---

46. *Ibid.*, p. 381.

## BIBLIOGRAPHIE

### Textes

- ANNE COMNENE, *Alexiade*, tome II, établi et trad. par B. LEIB, Paris, Les Belles Lettres, 1943.
- Armenia and the Crusades, Tenth to Twelfth centuries: the Chronicle of Matthew of Edessa*, trad. et com. par A. E. DOSTOURIAN, préface de K. H. MAKSOUDIAN, Londres, National Association for Armenian Studies and Research, 1993.
- ATTALIATÈS, *The History*, trad. par A. KALDELLIS et D. KRALLIS, Cambridge / Londres, Harvard University Press, 2012.
- CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*, révisé et éd. par G. MORAVCSIK, trad. en anglais par R. J. H. JENKINS (CFHB I), Washington, D.C., Dumbarton Oaks, Center for Byzantine Studies, 1967.
- Ioannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt*, ed. P. de LAGARDE, Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen 28, Göttingen, 1882.
- I. JORDANOV, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria, Volume 1, Byzantine Seals with Geographical Names*, Sofia, Bulgarian Academy of Science, National Institute of Archaeology with Museum, 2003.
- J. SKYLITZES, *Empereurs de Constantinople*, trad. par B. FLUSIN, annoté par J.-Cl. CHEYNET, Paris, Réalités byzantines, 2004.

### Historiographie

- M. C. BARTUSIS, *The Last Byzantine Army: Arms and Society, 1204-1453*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1997.
- J.-Cl. CHEYNET, *La société byzantine. L'apport des sceaux*, vol. 1, Coll. Bilans de recherche, Paris, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, 2008.
- P. DIACONU, *Les Pétchénegues au Bas-Danube*, Bucarest, Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1970.
- A. KALDELLIS, *Ethnography after Antiquity: Foreign Lands and Peoples in Byzantine Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013.
- J. LEFORT, « Rhétorique et politique : trois discours de Jean Mauropous en 1047 », *Travaux et Mémoires* (VI), 1976, p. 265-303.
- A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th Centuries*, Leiden / Boston, Brill, 2013.
- A. MADGEARU, « A comparison between two migrations in the Byzantine Empire: the Goths and the Pechenegs », *Plural. Journal of the History and Geography Department*, Chişinău, "Ion Creangă" State Pedagogical University, 3, 2015, p. 17-26.
- A. MADGEARU, « The Pechenegs in the Byzantine army », *The Steppe Lands and the World Beyond Them, Studies in Honor of V. SPINEI on His 70th Birthday*, éd. par F. CURTA et B.-P. MALEON, Iasi, Editura Universităţii "Alexandru Ioan Cuza", 2013, p. 207-218.

- É. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale Scythes et Occidentaux », *L'étranger au Moyen âge. XXX<sup>e</sup> Congrès de la SHMES (Göttingen, juin 1999)*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 30-1, Paris, 2000, p. 119-132.
- É. MALAMUT, « L'image byzantine des Petchénègues », *Byzantinische Zeitschrift*, 88, p. 105-147.
- M. MEŠKO, « Nomads and Byzantium. Problematic aspects of maintaining diplomatic relations with the Pechenegs », *On Research Methodology in Ancient and Byzantine History*, Brno, Masaryk University, 2015, p. 181-193.
- N. OIKONOMIDES, « Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles : la Mésopotamie de l'Occident », *RESEE* 3, Bucarest, 1965, p. 57-79.
- P. OMELJAN, « The Pechenegs. A Case of Social and Economic Transformation », *Studies in Medieval Eurasian History*, Londres, 1981, p. 4-29.
- P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan frontier: a political study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2000.
- B. ZHIVKOV, *Khazaria in the Ninth and Tenth Centuries*, Leiden, Koninklijke Brill NV, 2015.